# Maîtresses de maison et servantes en Amérique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 10

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-194838

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

longue robe noire s'avance devant les magistrats, les salue profondément et prononce ces paroles : « Rappelez-vous le boulanger ». Puis il salue encore et se retire.

Voici l'explication de cette étrange coutume :

Il y a trois siècles, un boulanger fut exécuté à Venise pour un crime dont il n'était pas coupable. Lorsque son innocence fut reconnue, les magistrats versèrent une somme d'argent dont l'intérêt sert à alimenter une lampe dans le palais des doges. On l'appelle la « lampe d'expiation ».

9.III. 1895

### Maîtresses de maison et servantes en Amérique.

On se fait en général une idée fort exagérée de l'opulence des Américains. Il n'existe sur tout le territoire des Etats-Unis que quatre vingt-cinq mille personnes dont le revenu dépasse vingt mille francs. En France, ce chiffre de dépenses annuelles représenterait une aisance assez honnête, mais si l'on tient compte des prix excessifs qu'atteignent de l'autre côté de l'Atlantique les choses nécessaires à la vie, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'à l'exception d'une demi-douzaine de privilégiés dont les fortunes réunies formeraient un total de plusieurs milliards, et de cinq ou six mille millionnaires authentiques, les malheureux rentiers du nouveau-monde, loin d'exciter l'envie de leurs confrères du vieux continent, mériteraient plutôt d'attirer leur pitié.

En Amérique, les hommes peuvent, à la rigueur, chercher, dans l'exercice d'une profession, un divertissement aux petites misères quotidiennes de la vie, mais les maîtresses de maison sont à plaindre.

Non seulement elles sont obligées de recourir sans cesse aux artifices les plus ingénieux pour rétablir l'équilibre d'un budget toujours chancelant, mais encore elles sont condamnées à pourvoir de leurs propres mains aux soins matériels du ménage.

Une Américaine qui a vingt mille francs de rentes n'a pas, en réalité, de domestiques. On ne saurait, en effet, donner ce nom à de pauvres filles venues des pays les plus déshérités de l'Europe, et brusquement transportées dans un autre milieu et une autre civilisation. Les malheureuses enfants de l'Irlande ignorent les premiers éléments de la cuisine ; les Norvégiennes ne comprennent pas l'anglais, les Italiennes de la Calabre ou de la Pouille ont une égale peine à apprendre la langue de leur nouvelle patrie et les premières notions de la propreté.

C'est toute une éducation à entreprendre, mais à peine l'apprentie servante commence-t-elle à connaître un peu son métier, qu'elle donne son congé.

Les filles de chambre et les cuisinières nées dans le nouveau-monde causent encore plus de soucis à une maîtresse de maison. Elles exigent un salaire de deux cents francs par mois, se font un plaisir de casser de la porcelaine et considèrent les soins matériels du ménage comme un travail déshonorant. Le tablier blanc et le petit bonnet sont à leurs yeux les emblèmes d'une intolérable servitude ; jamais elles ne se résignent sans arrière-pensée à une profession qui leur paraît incompatible avec le principe de l'égalité parfaite qui doit exister entre toutes les citoyennes des Etats-Unis.

* * *

Après une série d'expériences malheureuses qui se renouvellent au bout de chaque mois et souvent même à la fin de chaque semaine, la maîtresse de maison renonce à former des élèves incapables de profiter de ses leçons ou à subir les impertinences des petites Yankees de pure race, rebelles à toute discipline. Attristée et découragée par des échecs sans nombre, elle vend son mobilier et va s'établir à l'hôtel avec son mari et ses enfants.

Il existe aux Etats-Unis des milliers de familles dont les revenus atteignent une vingtaine de mille francs et qui n'ont pas de domicile. Ce régime de table d'hôte et de chambre garnie paraîtrait intolérable à un ménage européen, mais il est le seul qui puisse procurer à une femme américaine un peu de repos de corps et d'esprit. Du même coup la question des domestiques se trouve tranchée et de sérieuses économies peuvent être réalisées sur un budget moins exposé à des dépenses imprévues.

### LE VOYAGE DE SUZETTE

On annonce que la compagnie Scheler, du théâtre de Lausanne, terminera la saison de comédie par une pièce-féerie : *Le Voyage de Suzette*, en 3 actes et 10 tableaux, de MM. Chivot et Duru, musique de Léon Vasseur.

Cette pièce à grand spectacle attirera en foule, non-seulement les Lausannois, mais aussi un très grand nombre de personnes du canton. Aussi croyons-nous faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant, d'après la *Scène*, de Genève, l'analyse suivante :

* * *

Une cinquantaine d'années avant l'époque où commence l'action, deux enfants naissaient dans un petit village près de Paris. Jacques Verduron et Pierre Blanchard (tels étaient les noms des deux bébés) eurent la même nourrice, allèrent au même collège, vécurent comme deux frères, et, devenus jeunes hommes, épousèrent les deux sœurs. Leurs femmes devinrent mères le même jour : Verduron eut une fille qu'il appela Suzette, et Blanchard un garçon qui reçut le nom d'André. Les deux amis étaient fort loin d'être dans l'aisance ; ils résolurent de se séparer et d'aller chercher fortune chacun de son côté. Verduron, qui était devenu savant, partit pour l'Angleterre et Blanchard, se sentant du goût pour le commerce, se rendit aux Indes. Mais avant de se quitter, ils se promirent de marier leurs enfants quand ceux-ci auraient vingt ans.

Au moment où la pièce débute, nous nous trouvons à Ispahan ; Blanchard, qui a amassé une fortune énorme, raconte l'histoire qui précède. Il n'a pas eu de nouvelles de Verduron depuis leur séparation. L'époque où le mariage doit se faire approchant, le riche nabab a envoyé des émissaires fouiller les cinq parties du monde pour découvrir son vieil ami. Ils reviennent tous bredouilles, sauf un qui a retrouvé Verduron à Barcelone, où il vivait pauvrement avec sa fille, en dirigeant une petite école. Comme André est libre de cœur, Blanchard décide qu'il partira chercher Verduron et Suzette.

André, suivi de son domestique Pinsonnet, part pour Barcelone, mais, en chemin, il se dit qu'il voudrait étudier Suzette avant de la demander en mariage, et il reste à Athènes où il attendra que ses envoyés la lui amènent. Pinsonnet continue sa route et arrive juste au moment où Suzette allait épouser don Giraflor, un riche hidalgo dont elle ne consentait à devenir la femme que par dévouement pour son père, qu'elle voudrait voir dans une situation plus florissante. En apprenant que Blanchard a fait fortune et qu'il lui rappelle sa promesse d'unir leurs enfants, Verduron, enchanté, envoie promener Giraflor, puis il monte avec sa fille et Paquita sa suivante, sur une tartane que Blanchard a mise à leur disposition.

Les voyageurs débarquent à Athènes où André les attend avec impatience. Il se présente sous le nom de Valentin, un envoyé de Blanchard ; il trouve Suzette charmante et commence une cour en règle, mais ne tarde pas à quitter l'incognito en s'apercevant que Suzette ne le regarde pas d'un œil indifférent.

Tout irait pour le mieux si deux personnages ne venaient se jeter à la traverse de leurs amours : Giraflor, qui avait suivi les traces de Suzette, et Cora, une jeune esclave éprise d'André, qui le suit à son insu à l'aide d'un costume masculin. Giraflor et Cora, qu'une circonstance fortuite met en présence, se confient leurs mécomptes et jurent de mettre obstacle à l'hymen d'André et de Suzette. Pour réaliser ce projet, ils font enlever Verduron et son gendre par le brigand Corricopoulos. Giraflor espère pouvoir s'emparer de Suzette, en l'absence de son père et de son fiancé ; mais elle se rend sous un déguisement au camp des bandits. La courageuse fille ne réussit qu'à se faire capturer par Corricopoulos qui la vend à l'agent du seigneur Omar-Pacha, chef de la police de Smyrne, lequel désirerait augmenter son sérail d'une beauté française.

André et Verduron sont délivrés par des soldats grecs que Pinsonnet a conduits à la retraite des brigands. Ils s'embarquent pour Smyrne, mais leur navire échoue sur une côte éloignée. Verduron, Pinsonnet et Paquita se trou-